



<http://www.numelyo.bm-lyon.fr>

Jeanne d'Arc et la délivrance d'Orléans

Auteur : Baunard, Louis, 1828-1919

Date : 1868

Cote : SJ S 034/105, 3

Permalien : http://numelyo.bm-lyon.fr/BML:BML_00GOO0100137001105597103

555036/1052 L'abbé J. Timon
1868

JEANNE D'ARC 3

ET

LA DÉLIVRANCE D'ORLÉANS,

DISCOURS PRONONCÉ

Par M. l'Abbé BAUNARD,

CHANOINE HONORAIRE, DOCTEUR EN THÉOLOGIE, DOCTEUR ÈS-LETTRES,

En la fête du 8 mai 1868.

DANS LA CATHÉDRALE D'ORLÉANS.



PARIS,
V^o POUSSIELGUE & FILS,
LIBRAIRES-ÉDITEURS,
Rue Cassette, 27.

ORLÉANS,
BLANCHARD,
LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Rue Banner, 12.

1868



JEANNE D'ARC

ET

LA DÉLIVRANCE D'ORLÉANS,

DISCOURS PRONONCÉ

Par M. l'Abbé BAUNARD,

CHANOINE HONORAIRE, DOCTEUR EN THÉOLOGIE, DOCTEUR ÈS-LETTRES,

En la fête du 8 mai 1868,

DANS LA CATHÉDRALE D'ORLÉANS.



PARIS,
V. POUSSIELGUE & FILS,
LIBRAIRES-ÉDITEURS,
Rue Cassette, 27.

ORLÉANS,
BLANCHARD,
LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Rue Bannier, 12.

1868

ORLÉANS, IMPRIMERIE DE G. JACOB, CLOITRE SAINT-ÉTIENNE, 4.

JEANNE D'ARC

ET

LA DÉLIVRANCE D'ORLÉANS.



Deus sanabiles fecit nationes orbis terrarum.

« Dieu a fait guérissables les nations de la terre. »

(*Livre de la Sagesse, I, 14.*)

MONSEIGNEUR (1),
MESSIEURS,

C'est le divin privilège des nations chrétiennes de pouvoir être guéries. Les sociétés antiques n'eurent guère cette ressource, ni ne connurent ce bonheur : celui qui s'est appelé Résurrection et Vie ne vivait pas en elles. Et c'est pitié de voir tous ces grands corps sans âme naître, se former, grandir, puis décheoir tour à tour irrémédiablement, et tomber l'un sur l'autre dans la poussière où l'histoire retrouve à peine leurs noms.

Notre Dieu nous a fait de plus vivaces destinées. C'est une résurrection nationale, Messieurs, que vous êtes venus solenniser en ce jour. C'est en ce jour que la France, un instant vaincue, est sortie du tombeau. C'est ici que la pierre qui devait sceller le sépulcre a été renversée, que les gardes furent terrassés, et qu'on a vu paraître, « le regard brillant

(1) M^{sr} Dupanloup, évêque d'Orléans.

« comme l'éclair, le vêtement blanc comme la neige, » l'ange de la vie reconquise, l'ange de la délivrance.

Que le temple se pare donc comme pour une nouvelle Pâque. Que la cité s'illumine comme pour une renaissance, et que les cloches fassent monter l'*alleluia* dans le ciel : voici la fête bénie et la terre sacrée. Le peuple y reprendra l'antique pélerinage. Les foules se presseront jusqu'aux degrés de l'autel ; les prêtres élèveront l'hostie ressuscitée ; les magistrats s'agenouilleront à côté des soldats ; les princes de l'Église prendront place à côté des princes de l'État et des princes de la parole. Bientôt les souverains et les souveraines elles-mêmes descendront de leur trône pour achever ici l'hymne de l'action de grâces. La tête, le cœur, le bras, tout sera représenté de ce qui fait la vie d'une grande nation, parce que dans cette journée une grande nation a retrouvé la vie. Et si, comme Bossuet le pense excellemment, la patrie n'est rien moins que « la société des choses divines et humaines (1), » quelle image plus vivante en pourrai-je trouver que dans cette fête séculaire de votre libératrice ?

Cependant, si grande que soit cette fille de Dieu, je ne l'envisagerai pas seule en ce sujet. Je ne puis oublier que, suivant l'institution primitive de vos pères, c'est votre délivrance que j'ai reçu la mission de célébrer aujourd'hui. J'en embrasserai donc l'histoire tout entière, et la rédemption de la France remplira le discours.

Dans la rédemption d'une âme, Dieu châtie, l'homme se relève, et le Seigneur pardonne. La rédemption d'un peuple ne se fait pas d'autre sorte. Vous verrez donc successivement la justice qui frappe, la vertu qui combat, la grâce qui délivre. La France tombe et souffre, Orléans lutte et prie, Jeanne d'Arc guérit et sauve. Tels sont les trois grands actes du drame incomparable où Dieu et la patrie, l'Église et la cité, les anges et les saints se partagent les rôles.

(1) BOSSUET, *Politique sacrée*, liv. I, art. 6, p. 192.

Qu'il me soit permis, Messieurs, d'en dérouler l'ensemble. Racontons ces *justices*; célébrons ces *héroïsmes*; chantons ces *délivrances*, et que Dieu nous assiste! Aussi bien, c'est surtout sa gloire que je vais dire, et jamais page d'histoire ne porta plus visiblement son signe que celle-là.

I.

LES JUSTICES.

Et d'abord les justices.

Il y avait, Messieurs, entre nous et le Dieu du ciel un vieux traité d'alliance : il datait de Clovis. De même que des questions et des engagements sont proposés à l'homme quand, au jour de sa naissance, on le présente au baptême, l'Église avait posé les questions de la foi et les engagements de l'avenir sur notre baptistère et sur notre berceau.

Il n'y avait pas alors de nation catholique : l'Église nous demanda si nous voulions de ce titre de peuple de la foi, de royaume très-chrétien et de sa fille aînée. Il n'y avait pas alors de nation apostolique, capable de porter le flambeau de la vérité et le glaive de la liberté : l'Église nous demanda si nous voulions pour notre part du rôle de l'apostolat et de la défense du Christ. Il n'y avait pas alors de nation selon son cœur : l'Église nous demanda si nous acceptions l'honneur d'être le cœur du monde dont elle était la tête.

Nous répondîmes, chrétiens, par la bouche de Clovis. Aux questions de la foi, nous répondîmes, fiers Sicambres, en courbant notre tête pour adorer ce que nous venions de brûler. Aux questions de l'amour, nous répondîmes par ces larmes que versait notre grand ancêtre, quand il demandait si le temple paré pour la fête de son sacre était ce paradis

qu'on lui avait promis. Aux questions de l'apostolat et de la défense du Christ, nous répondimes ce qu'il disait, la main sur son épée, frémissant d'impatience au récit de la Passion : « Que n'étais-je là avec mes Francs ! » Saint Rémi, saint Anastase, la France, la Papauté reçurent nos serments. Puis nous fûmes baptisés au nom de la Trinité que nous allions défendre contre l'arianisme, baptisés comme nation dans la force du Père, dans l'intelligence du Fils, dans la grâce de l'Esprit. C'était le royaume de Dieu que nous avions d'abord cherché et sa justice. Le reste allait nous être donné comme par surcroît ; le reste, c'est-à-dire le génie guerrier et politique de l'ancienne Rome, le génie artistique et esthétique de la Grèce ; le reste, c'est-à-dire la vaillance et l'éloquence, la suprématie des sciences, des lettres et des arts, Athènes et Rome réunies ; tout ce que nous avons été, tout ce que nous sommes encore, tout ce qui était nécessaire pour que nous fussions apôtres et « chevaliers du Christ, » selon l'expression même d'un de vos plus grands évêques du temps de Charlemagne. Mais réciproquement nous prenions l'engagement qu'à chaque fois que recommencerait la passion de Jésus-Christ, d'Etienne III à Pie IX, de Ravenne à Gaëte, là se retrouveraient la France et son épée, Clovis avec ses Francs. Et si l'avenir s'était illuminé alors, ce qu'on eût pu voir sortir du baptistère de Reims, ce n'eussent pas été seulement quinze siècles de gloire, mais quinze siècles dépensés dans le sacré ministère de la défense de Dieu et de la dilatation de son règne dans le monde. Telle était notre mission, et il serait difficile d'en trouver une plus belle et plus haute sous le ciel.

Nous y fûmes fidèles, presque sans défaillance ; et grâces soient à Dieu, nous le sommes encore. Notre vieille charte nationale et divine demeure et demeurera, quoi qu'on fasse. Nos grandes assemblées et nos pouvoirs souverains la proclament ensemble ; notre sang le plus généreux vient de la signer de nouveau ; et les collines de Mentana attestent glo-

rieusement que si Dieu donne à sa sainte Église la vérité, c'est nous qui lui gardons ou qui lui rendons la liberté.

Nous sommes donc fidèles, mais l'histoire nous apprend que nous ne l'étions pas à l'époque qui nous occupe; et si le schisme d'Occident déchirait la chrétienté, pour une trop grande part nous portions sur nos têtes le poids de ces divisions et le crime de ces douleurs. Nous avons reçu la mission de protéger la vérité, nous n'avions pas la tâche de la retenir « captive dans l'iniquité. » Nous devions défendre son Pontife pour le plus grand bien du monde; nous eûmes l'ambition et le tort de le prendre chez nous et de le garder pour nous (1). Ce fut la captivité d'Avignon : la captivité de Babylone, comme on disait alors. Qui de nous n'en a appris l'origine et l'histoire? Au lieu de la Ville éternelle, un rocher de la Provence; de hautes tours pour palais; à ses pieds le Rhône profond préposé à sa garde; un peu de pourpre pour manteau et un roseau pour sceptre; la vassalité au lieu de la souveraineté; des soldats à ses genoux, et d'autres, comme Nogaret, lui donnant des soufflets : les outrages ne manquaient pas, les hommages non plus; mais la liberté manquait, et qu'est-ce que demande l'Église chaque jour dans ses prières, sinon la liberté? Aussi, voyant ce captif, bientôt la moitié de l'Europe ne reconnut plus le Christ : ce fut le schisme et ses horreurs. Sachons en convenir : la royauté avait cherché là ses affaires, mais elle ne faisait plus les affaires de Dieu. Dieu ne fit plus les nôtres. Le soldat de Jésus-Christ n'était plus à son poste; le mandat providentiel avait été méconnu; l'alliance était rompue, le traité déchiré, et déchiré par nous !

(1) V. MICHELET, *Histoire de France*, t. III, p. 489 : « Charles V pensa que quand même toute l'Europe eût été pour Urbain, il valait mieux pour lui un pape français, une sorte de patriarche dont il disposât.

« Cette politique lui fut amèrement reprochée. On considéra tous les malheurs qui suivirent, la folie de Charles VI, la victoire des Anglais, comme une punition du ciel. »

Ah ! puisque je dois vous dire combien nous fûmes malheureux, je devais vous dire d'abord comment nous fûmes coupables. Les peuples ne s'y trompaient pas, et en voyant mourir les trois fils de Philippe-le-Bel sans gloire et sans enfants, ils y voyaient le signe de la justice divine. Les poètes ne s'y trompaient pas, et leurs chants accusaient ces fils aînés de l'Église devenus ses geôliers (1). Les saints ne s'y trompaient pas, et que de larmes ne versèrent point Catherine de Sienne et Brigitte sur ces déchirements de l'Église ! Les Anglais ne s'y trompaient pas ; Henri V écrivait : « Le benoist Dieu m'a donné volonté de venir en ce royaume de France, pour chastier les subjectz. » Les rois eux-mêmes, Messieurs, ne s'y trompaient pas non plus ; je ne sais quoi leur disait que la main de Dieu écrivait sur les murs de leur palais de prochaines vengeances ; et vous savez cette scène d'inimitable grandeur, où Charles V mourant se faisait présenter sur son lit deux couronnes : la couronne d'épines portée par Jésus-Christ, et la couronne royale qu'avait portée Saint-Louis. Il avait vénéré l'une, et s'adressant à l'autre : « O couronne de France ! avait-il dit, ô couronne précieuse par le mystère de justice que tu renfermes en toi, mais couronne douloureuse pour les maux que tu caches, si l'on te pouvait connaître, on te laisserait tomber, plutôt que de ceindre ton bandeau et de s'en couronner (2) ! »

« Le vrai mystère de justice » dont, peut-être, ne se doutait pas Charles-le-Sage lui-même, s'accomplit sous son fils. Jamais, en effet, Messieurs, les calamités publiques ne portèrent plus manifestement le signe mystérieux des représailles divines. Regardez-y de près. Nous avons fomenté l'anarchie dans l'Église, nous avons une effroyable anarchie dans l'État. Nous avons déchiré la robe de l'Église ; le manteau royal de

(1) PÉTRARQUE, *Lettres famil.*, lett. xxii, ep. 14 ; *Senil.*, liv. ix, 1. — Christine de PISAN, vi, 116 : « O quel flagel ! ô quel douloureux meschief qui encore dure ! etc. »

(2) V. César CANTU, *Histoire universelle*, t. XII, p. 203.

Ah ! puisque je dois vous dire combien nous fûmes malheureux, je devais vous dire d'abord comment nous fûmes coupables. Les peuples ne s'y trompaient pas, et en voyant mourir les trois fils de Philippe-le-Bel sans gloire et sans enfants, ils y voyaient le signe de la justice divine. Les poètes ne s'y trompaient pas, et leurs chants accusaient ces fils aînés de l'Église devenus ses geôliers (1). Les saints ne s'y trompaient pas, et que de larmes ne versèrent point Catherine de Sienne et Brigitte sur ces déchirements de l'Église ! Les Anglais ne s'y trompaient pas ; Henri V écrivait : « Le benoist Dieu m'a donné volonté de venir en ce royaume de France, pour chastier les subjectz. » Les rois eux-mêmes, Messieurs, ne s'y trompaient pas non plus ; je ne sais quoi leur disait que la main de Dieu écrivait sur les murs de leur palais de prochaines vengeances ; et vous savez cette scène d'inimitable grandeur, où Charles V mourant se faisait présenter sur son lit deux couronnes : la couronne d'épines portée par Jésus-Christ, et la couronne royale qu'avait portée Saint-Louis. Il avait vénéré l'une, et s'adressant à l'autre : « O couronne de France ! avait-il dit, ô couronne précieuse par le mystère de justice que tu renfermes en toi, mais couronne douloureuse pour les maux que tu caches, si l'on te pouvait connaître, on te laisserait tomber, plutôt que de ceindre ton bandeau et de s'en couronner (2) ! »

« Le vrai mystère de justice » dont, peut-être, ne se doutait pas Charles-le-Sage lui-même, s'accomplit sous son fils. Jamais, en effet, Messieurs, les calamités publiques ne portèrent plus manifestement le signe mystérieux des représailles divines. Regardez-y de près. Nous avons fomenté l'anarchie dans l'Église, nous avons une effroyable anarchie dans l'État. Nous avons déchiré la robe de l'Église ; le manteau royal de

(1) PÉTRARQUE, *Lettres famil.*, lett. xxii, ep. 14 ; *Senil.*, liv. ix, 1. — Christine de PISAN, vi, 116 : « O quel flagel ! ô quel douloureux meschief qui encore dure ! etc. »

(2) V. César CANTU, *Histoire universelle*, t. XII, p. 203.

saint Louis s'en allait en lambeaux. Nous avons laissé faire deux papes dans l'Église; il y avait à la fois deux rois rivaux de France. Nous avons voulu faire un petit pape d'Avignon; nous avons maintenant un petit roi de Bourges. Les chrétiens se demandaient quel était le vrai pape; les Français ne savaient où était le vrai roi!

« Et que vois-je pendant ce temps? comme aurait dit Bossuet. Quel trouble, quel affreux spectacle se présente à mes yeux! La monarchie ébranlée jusque dans ses fondements; la guerre civile, la guerre étrangère, le feu au dedans et au dehors; les remèdes de tous côtés plus dangereux que les maux; nul frein à la licence; la majesté violée par des attentats jusqu'alors inconnus (1); — tous les droits renversés; des pactes jurés aujourd'hui et profanés demain, des serments sacrilèges, des embrassements perfides, des armées sans puissance, des conseils sans sagesse, des reines sans pudeur et des mères sans entrailles; puis, le sol libre, le sol franc vendu à l'étranger; la ruine des petits et le luxe des princes, des impôts écrasants et des fêtes fastueuses; des bandes de brigands sous le beau nom de soldats; l'oppression et le pillage sous couleur de la défense; les horreurs de la faim après celles de la guerre; le pauvre peuple en proie; les campagnes dévastées et les saisons stériles; les fleuves débordés et des signes dans le ciel; la peste pire que la famine; cinquante mille personnes, dans la seule ville de Paris, emportées par le fléau; les villages brûlés, les églises violées; des lieux d'incendie partout et des cris de mort; le désert et le chaos reprenant leur empire dans ce beau paradis de la terre de France; à la place des moissons, les ronces et les halliers, et les bêtes sauvages sortant le jour et la nuit pour aller prendre leur proie à côté des berceaux où les enfants mouraient sur le sein qui les avait portés (2)... Ah! qu'il m'en coûte, chré-

(1) BOSSUET, *Oraison funèbre de la reine d'Angleterre*.

(2) MONSTRELET, t. IV, p. 132. « Les femmes tenaient leurs nourrissons dans leurs bras, sans avoir rien pour les réchauffer. Des enfants étaient

tiens, de vous dire ces choses et de porter la main sur les plaies de ma mère, car, de la tête aux pieds, elle n'est plus qu'une plaie.

Elle en mourra, Messieurs; comment n'en mourrait-elle pas? Déjà même les Anglais prétendent qu'elle n'est plus. Le duc d'Anjou demandait la paix à Henri V : « Nous parlerons de la paix, répondit froidement l'Anglais, quand nous aurons à nous la France tout entière. » La paix qu'on nous promettait, c'était la paix de la tombe. Cette tombe s'ouvrit bientôt! Quand Charles VI descendait sans honneur, sans escorte, dans les caveaux de Saint-Denis, le duc de Bedford menait le deuil : c'était le deuil de la France. Les anciens huissiers d'armes abaissèrent tristement leurs masses, leurs épées, sur le cercueil royal : c'était le cercueil de la France. Un cri retentit qui fit tressaillir la poussière de vingt générations de rois : « Vive Henri de Lancastre, roi d'Angleterre et de France! » Duguesclin dormait là : il ne se réveilla point. Puis Bedford scella la tombe; et faisant porter l'épée nue sur un coussin de velours vermeil, couleur de sang, l'Anglais rentra ainsi dans sa ville de Paris. « Voulez-vous voir la France, maintenant? allez à Londres! » La nation fille de Dieu venait d'être mise au tombeau; tout était donc fini. Ils le croyaient du moins; mais attendez trois jours...

O peuple d'Angleterre! certes, vous nous avez fait alors beaucoup de mal. Et cependant ce n'est pas vous qui fûtes le premier auteur, la grande cause de nos maux. Vous n'êtes pas, dans le monde, l'apôtre de la vérité, le chevalier de la liberté. Vous fûtes longtemps pour nous une nation ennemie, toujours une nation rivale. Mais Bossuet me rappelle que : « ce n'est

encore le sein de leurs mères étendues sans vie. On trouvait dix à douze morts pour un vivant.

« Les laboureurs disaient entre eux : « Fuyons aux bois, avec les bêtes « fauves. Adieu les femmes et les enfants. Faisons le pis que nous pourrons. « Remettons-nous en la main du diable. » (*Journal d'un Bourgeois*, p. 309.)
— V. M. de Barante, *Histoire des ducs de Bourgogne*.

pas sur la nation, c'est sur l'humanité que l'union des hommes doit être fondée (1). » Si donc il y a entre nous des différences plus profondes que les mers qui nous séparent ; si donc nous n'avons plus aujourd'hui la même foi, du moins notre charité, et surtout notre espérance, vous demeurera fidèle ; et à l'heure présente, oubliant nos discordes, je ne sais que vous rendre grâces de ce qu'il y a peu de jours vous avez commencé de faire à nos frères d'Irlande une tardive justice ; et peut-être finirez-vous par relâcher les nœuds qui tiennent garottée votre fière victime.

Je ne t'accuserai pas non plus, ô Charles VI, pauvre roi insensé, pauvre roi bien-aimé, délaissé comme ton peuple et misérable comme lui. Ah ! de ces deux couronnes que ton vieux père mourant s'était fait apporter, toi, tu ne connus vraiment que la couronne d'épines ; et dans ta mélancolique et touchante démence tu ne portais que trop l'image de nos égarements et la peine de nos fautes.

Je ne vous accuserai pas davantage, ô Charles VII, jeune prince indolent, livré à toutes les faiblesses comme à tous les vertiges, parce que vous sûtes un jour vous souvenir enfin que vous étiez roi de France, et que de tristes commencements furent noblement rachetés par une fin glorieuse. Or, c'est à une belle fin que Dieu et l'histoire s'accordent à décerner la couronne de l'immortalité.

Non, ce n'était pas là uniquement, Messieurs, affaire de princes et de races, de maisons et de partis ; la politique chrétienne a de plus hautes sources, et les châtimens divins des causes plus profondes. Pour nous, fils de ces hommes qui ne craignaient rien, sinon que le ciel tombât sur leurs têtes, il n'y a qu'un ennemi, et cet ennemi c'est le mal. « C'est la justice qui élève les nations, est-il dit ; c'est le péché qui rend les peuples misérables (2). » Forts et grands comme nous

(1) BOSSUET, *Politique sacrée*, liv. I, art. 1, 4^e prop., p. 170.

(2) *Proverb.* XIV, 34.

sommes, jamais nous ne serons vaincus que par nos fautes. C'est par nos fautes, chrétiens, que nous le fûmes alors. Les nations ni les astres ne peuvent impunément dévier de leur orbite. Aussi, pareils à ce blessé de l'Évangile, à peine nous avons quitté la ville sainte que nous tombions sur la route entre les mains des ennemis, qui nous laissaient pour morts ; et quand le bon Samaritain daigna s'approcher de nos maux, il n'y avait plus de vie qu'au cœur. Mais ce cœur de la France, Messieurs, heureusement c'était votre ville, c'était vous.

J'ai dit les grandes justices. Je vais dire vos héroïsmes. Écoutez et méditez les vertus de vos pères.

II.

L'HÉROÏSME.

Messieurs, ouvrez la carte de votre beau pays. Au centre, en suivant le cours du grand fleuve français, voyez, sur le plus haut point du parcours de la Loire, cette ville qu'elle semble porter là, comme à son faite, pour être le partage et aussi le boulevard de la France du Midi et de la France du Nord. On vante la grâce de ses rives, la majesté de ses forêts, la fertilité de ses plaines ; mais son plus beau trésor est celui de ses souvenirs, et quatre fois dans l'histoire, elle reçut de Dieu l'honneur incomparable d'être le rempart suprême de la nationalité, de la vérité et de la liberté. Quand César nous foulait sous le pas de ses légions, elle avait combattu pour la patrie gauloise, et ne pouvant pas vaincre elle avait su périr. Quand Attila roulait sur nous la barbarie, elle avait lutté pour la patrie gallo-romaine, et la prière d'Aignan avait vaincu pour elle. Quand l'Anglais nous enlaçait déjà comme une proie, elle combattit héroïquement pour la patrie française, qui fut sauvée chez elle. Quand, enfin, le protestantisme en-

tama le pays, une des premières elle s'arma pour la patrie catholique; c'est chez elle et par elle que fut faite la Ligue, et nous avons gardé la vérité par elle (1).

Voilà, Messieurs, ce qui valut à la cité orléanaise ce nom de Cœur de la France, que la postérité lui décernera peut-être à d'autres titres encore. C'est le cœur d'une ville vierge; votre devise le porte : « *Nunquam læsa, nunquam excussa, nunquam inversa.* » De quelle autre cité en pourrait-on dire autant? Et que j'aime à te saluer de ces noms glorieux, Orléans, notre mère! « O mère des grandes choses et mère des grandes âmes! » les lys et les lauriers s'unissent dans ta couronne, l'étoile est sur ton front qui n'a jamais pâli, la flamme est dans ton cœur; et, dans un jour de ténèbres, peut-être le feu sacré se fût éteint parmi nous, si la dernière étincelle ne se fût trouvée en toi!

C'était au milieu d'octobre 1428; toute la France s'étendant au-dessus de la Loire était aux mains de l'ennemi, quand, un matin, nos pères aperçurent briller dans la direction d'Olivet, derrière les arbres à demi-dépouillés de leurs feuilles, les lances de Salisbury. C'était près de là, Messieurs, entre le cours de la Loire et celui du Loiret, que Clovis et Clotilde étaient venus jadis fonder un lieu de prière pour le salut de la France (2). Il y avait neuf cents ans que les vœux des hommes de Dieu montaient de là au ciel! Aussi, quand les Anglais se montrèrent au Portercau, nous ne fûmes ni surpris, ni troublés, ni tremblants : Dieu les attendait là!

Ce siège fut admirable. David Hume a écrit : « L'Europe avait les yeux fixés sur ce théâtre (3). » On a loué Jeanne

(1) Le 19 août 1568, les Orléanais dressèrent et signèrent en leur hôtel de ville un acte solennel, « s'engageant à défendre la sainte religion catholique, apostolique et romaine, et à s'entre-soutenir les uns les autres jusqu'au dernier soupir de leur vie et à la dernière goutte de leur sang. »

C'est la véritable et première origine de la Ligue. Celle qui fut formée à Péronne par la noblesse de Picardie ne fut signée que huit ans après, en 1576.

(2) Le monastère de Micy, aujourd'hui Saint-Mesmin.

(3) David HUME, *History of England*, chap. xx.

d'Arc, on ne pouvait le faire assez. Mais ses huit jours de miracle ont trop fait oublier nos huit mois d'héroïsme. Ce fut l'héroïsme de tous. Comme ces Macchabées, dont l'Écriture a dit que « leurs courages étaient plus élevés que leur temps, » vous vous étiez dit : « Mourons dans notre simplicité pour la patrie et nos frères ! » Vos héraults d'armes avaient crié dans les villes de la vieille France : « Si quelqu'un est fidèle, qu'il se joigne à nous ! » L'élite des chevaliers s'était jetée dans la place. Vous les nommerai-je, Messieurs ? C'était le Bâtard d'Orléans, Archambaud de Villars, Hug de Kennedy, Jean et Poton de Xaintrilles, l'impétueux La Hire, Gilles de Retz, Jean de Brosses, Gilbert de la Fayette, plus tard Florent d'Illicrs, tous les victorieux de la rescousse de Montargis qui venaient de lui conquérir ce nom de Montargis-le-Franc qu'elle porte dignement encore. C'était la milice bourgeoise : Simon de Beaugenet, Guy de Cailly, Jacques de Thou, Louis de Contes, Jean Beauharnois, dont le nom, quatre siècles après, devait être associé à une gloire souveraine. Mais que parlé-je des guerriers ? Les prêtres y apportaient leur ardeur et leurs biens, et j'aime à le dire ici, la somme considérable de deux cents écus d'or fut souscrite par le chapitre de notre cathédrale (1). C'était énorme pour ce temps. Les procureurs de la commune dépensaient pour garder et sauver la cité l'intelligence dévouée que vous employez encore, Messieurs, à l'embellir. Les citoyens consentaient à brûler leurs faubourgs afin d'ôter tout refuge aux assiégés : c'étaient les plus beaux faubourgs du royaume (2). La chronique ne dit que ce mot, mais sous ce mot, quel tableau ! dans ce tableau quelle force et quelle grandeur morale ! Un jour les pères et les mères, passant par vos poternes, venant chercher un asile dans l'enceinte fortifiée, traînant après eux le cortège éploré de leur famille ; puis tous ces

(1) LEMAIRE, *Histoire et antiquités de la ville d'Orléans*.

(2) *Journal du siège*, 12 octobre, et du 9 au 20 novembre.

exilés volontaires, debout sur les murailles, regardant autour d'eux le vaste embrasement qui enveloppait la ville d'une ceinture de flammes ! C'étaient leurs maisons qui brûlaient, c'étaient leurs toits qui croulaient, c'était le foyer de leurs pères, l'espoir de leur vieillesse, la place du berceau de leurs petits enfants. Ils ont donc tout perdu ; mais du moins les Anglais ne se posteront pas là. Le duc de Bedford avait osé écrire : « Nous aurons Orléans à notre volonté. » Ainsi lui répondiez-vous fièrement : « Viens la prendre ! » Et ce fut aux lucurs de ce magnanime incendie allumé par vos mains que l'ennemi reconnut l'héroïque cité qui venait de mettre entre elle et l'Anglais ce rempart de feu, de cendres et de ruines.

Les femmes rivalisaient d'ardeur et de dévouement : on pressentait Jeanne d'Arc. Un historien a dit : « Il n'y avait personne d'aussi français que les Françaises. » Les unes apportaient les fascines embrasées ; les autres accouraient rafraîchir les soldats, enflammer leur courage, étancher le sang de leurs plaies et recueillir leur dernier souffle (1). Vous l'eussiez fait, Mesdames ! Et, chose remarquable ! la première victime de ce siège fut une femme, frappée par un boulet à la porte Chesneau (2).

Enfin, les enfants eux-mêmes gouvernent le canon, et l'un d'eux pointe si juste qu'il tue Salisbury de l'autre côté de la Loire (3).

Ah ! Messieurs quel merveilleux élan était le vôtre, et que je sais de gré à l'érudition de l'un de vos magistrats, qui nous permet de suivre jour par jour l'action de cette épopée sublime (4) ! Mais que peut l'héroïsme contre des forces renais-

(1) Chronique manuscrite : « Aulcunes furent vues durant l'assault qui Angloys repousoient à coups de lances des entrées du boulevard, et ez fossés les abattoient. »

(2) *Journal du siège*, du 12 au 17 novembre.

(3) *Journal du siège*, 24 octobre.

(4) M. MANTELLIER, président à la Cour impériale d'Orléans, *Le Siège et la Délivrance d'Orléans*.

santes ? Les bombardes de Saint-Jean-le-Blanc font pleuvoir des boulets de pierre semblables à ces rochers que lançaient les Ajax dans un siège moins meurtrier ; les maisons en sont criblées, les édifices broyés, le gouverneur blessé ; les Tourelles nous échappent après six heures de combat. Et qui dira le nom de ceux qui tombèrent alors ? Je vous nommerai du moins Pierre de la Chapelle, notre compatriote. Vous succombiez des premiers, avant l'apparition de l'ange de la délivrance ; mais le Dieu des batailles a visité vos ossements. Votre château de La Chapelle, humble et obscur alors, était réservé par l'Église à une gloire plus pure que la gloire des armes ; et les coteaux charmants qui étaient vos domaines devaient voir germer un jour une semence de prêtres, une floraison de chrétiens à qui je suis heureux de rendre cet ancêtre, et de payer ce tribut de ma fraternité (1).

Salisbury tombé, Jean Talbot le remplace. On est au cœur de l'hiver. Tout est glacé partout, excepté les courages. Soixante-onze bouches à feu hérissent les murailles du côté de la Loire et répondent nuit et jour au canon des Tourelles. Les forges de Guillaume Duizy fabriquent les boulets ; Jean le coulevrinier manœuvre gaiement, sur le pont, une pièce dont les coups ne manquent jamais leur but. Tout est donné, vendu, fondu pour la défense ; et comme les ressources s'épuisent, le peuple s'assemble aux Halles et vote une nouvelle taille de six mille livres tournois (2). Oh ! vous espériez, Messieurs, contre toute espérance ! La nuit, le beffroi de la ville réveillait les soldats qu'allait surprendre l'ennemi se glissant sous les murs, dans l'ombre et dans l'orage (3). — Je l'entends maintenant qui, du haut de la même tour de l'hôtel des Cré-

(1) M. LEBRUN DES CHARMETTES, *Histoire de Jeanne d'Arc*, t. I, p. 112 : « Pierre de la Chapelle, dont le château s'élevait au bord de la Loire, à peu de distance d'Orléans. » C'est là que se trouvent aujourd'hui la maison de campagne des évêques et le petit séminaire de La Chapelle-Saint-Mesmin.

(2) Compte de commune, 1428.

(3) *Journal du siège*, 6 décembre.

neaux, sonne l'action de grâces de votre délivrance ! — Le jour, presque chaque heure voit de nouveaux combats. A la porte Renard et à la Croix-Boisée, sur les ruines de Saint-Laurent, à la croche Saint-Aignan, au prieuré de la Madeleine, dans les vignes de Saint-Marc et de Saint-Jean-de-la-Ruelle, des rencontres meurtrières signalent votre bravoure, mais elles ne signalaient pas toujours votre bonheur. Ah ! un jour vos enfants, creusant ce sol héroïque, retrouveront ces armes, ces boulets et « les restes de ces géants couchés dans leurs sépulcres (1) ; » mais voilà tout, à peu près, ce qui restera de vous. Vous ne la sauverez pas, cette chère patrie ! Des troupes fraîches arrivent aux Anglais de toutes parts, leurs bastilles vous pressent, les passages sont coupés, l'investissement s'achève ; demain le cercle de fer vous étreindra partout. O Français d'Orléans, peut-être vous serez les derniers des Français ! Un illustre assiégé écrivait autrefois : « Envoyez-moi du pain, car je n'ai pas mangé, une éponge pour essuyer mes larmes, une lyre pour chanter et consoler mes douleurs. » Vous en étiez réduits là. Et voici que, pour la seconde fois, Archambaud de Villars, don Cernay, les Xaintrailles partent porter à Chinon vos angoisses, vos prières et peut-être votre adieu : Passant, va dire à Sparte que nous mourons ici pour obéir à ses lois. — Salut, César, car nous allons mourir.

On vous secourut pourtant. Un jour, quatre mille hommes entrèrent dans vos murs : c'était plus qu'il n'en fallait pour débloquer la ville et repousser l'Anglais. Un matin, vous les vîtes sortir pleins d'espérance par la porte Parisis ; ils allaient surprendre l'ennemi dans les plaines de la Beauce, à Rouvray-Saint-Denis (2). Le soir, vous les attendiez victorieux, triomphants, quand, à minuit passé, se pressent pêle-mêle, aux portes, des cavaliers démontés, des groupes sans chef, puis

(1) *Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris.* (VIRGILE.)

(2) *Journal du siège, 12 février.*

des chariots remplis de morts et de mourants. Les reconnaissez-vous, ces héros ce matin si confiants, si fiers ? C'est le comte de Clermont, c'est le maréchal de Boussac, c'est la Tour d'Auvergne, c'est le jeune Dunois, couverts de poussière et de sang ! Et les autres ? Les autres, hélas ! ils ne sont plus. Et ces morts, c'est d'Albret, ce sont les deux Stuart, Jean de Nailhac, Louis de Rochechouart, Jean de Rohan, le meilleur sang de l'Écosse et de la France. Ah ! Dieu leur devait du moins :

Ce qu'aux Français jadis il ne refusait pas,
Le bonheur de mourir dans un jour de victoire !

Non, la défaite est complète, la journée de Rouvray ne marquera que notre désastre avec le nom dérisoire de « journée des harengs ! » Et le lendemain, 13 février, on voyait, dans cette église de Sainte-Croix tendue de deuil, les veuves, les orphelins, les mères sans enfants, les vieillards sans appui, verser des larmes silencieuses sur ce pavé sacré qui recevait leurs morts (1). Ils y dorment encore. Sous cette vaste et belle assemblée des vivants git la morne assemblée de ceux qui ne sont plus. Mais ils vivent ailleurs ; et il me semble qu'en ce jour quelque chose de leur souffle a passé dans vos poitrines chrétiennes et françaises, et jusque sur ces lèvres tremblantes de les nommer, heureuses de les remercier et de les bénir.

Dieu avait-il juré de vous désespérer ? Non, Messieurs ; mais il fallait qu'il fût constant, par un nouveau et funeste exemple, que l'effort de l'homme était vain, et que tout, de ce côté, se tournait en désastre et en ruine fatale. C'en était donc fait de vous, car de quelle main humaine pouviez-vous encore espérer quelque assistance ? De votre roi ? Il n'avait pas quatre écus dans ses coffres, et La Hire revenait de Chinon

(1) *Journal du siège*, 13 et 14 février. « Les morts rapportés dans la ville sont mis en sépulture dans l'église de Sainte-Croix. »

en disant que l'on ne pouvait perdre plus gaiement son royaume. De votre duc Charles d'Orléans? Il était depuis treize ans captif en Angleterre. Vous combattiez, il chantait; il faisait des ballades. « Regardant vers le pays de France, » il maudissait l'ennemi :

Dieu a écrit : « La vie perdrez et terre,
Detruitz serez, et diront vos voisins :
Au témps jadis était cy l'Angleterre (1)! »

Puis il faisait de belles chasses, le faucon sur le poing, en compagnie de ceux qu'il venait de maudire. Dieu pardonne à l'exilé! Mais ce que je ne lui pardonne point, c'est que dans ces chants de prison qu'il envoyait en France, ne se trouve pas un mot pour la ville héroïque qui combattait pour lui, ni pour la jeune fille plus héroïque encore, qui avait fait serment de le racheter un jour.

D'où viendra le secours? De votre garnison? Six jours après Rouvray, deux mille hommes sortent de la ville qu'ils viennent d'affamer plutôt que de servir. De vos remparts, de vos tours? De la rue des Hôtelleries à la porte Bannier, les bombardes ont tout criblé, et même des ouvertures pratiquées nuitamment dans les murs de l'Hôtel-Dieu font craindre la main d'un traître. Serait-ce des villes de France? Ah! toutes vous admirent, quelques-unes vous aident. Bourges, Châteaudun, Blois, Tours, vous ont envoyé des hommes; Angers, Poitiers, Albi, Moulins, Montpellier, Clermont, vous font passer de l'acier, de la poudre, des armes (2). Mais qu'était-ce contre une armée sans cesse renouvelée par la Normandie, la Bourgogne et l'Angleterre?

« *Nolite confidere in principibus.* » N'attendez plus rien de l'homme. Vous ne voulez pas vous rendre; il vous faudra

(1) Charles d'ORLÉANS, *Ballades*. — V. MICHELET, *Hist. de France*, t. IV; de BARANTE, *Ducs de Bourgogne*, t. V, p. 388.

(2) *Journal du siège*, 18 février, et *passim*.

mourir. Les Anglais parlent déjà de faire brûler la ville, et en ceci je les crois : ils vous tiendront parole (1). Ô ville de saint Aignan, ô ville de Theodulfe, vous irez grossir le nombre de ces villes finies, comme on dit qu'il y a, dans le ciel, des astres éteints. Vos derniers défenseurs s'en iront raconter à l'Europe étonnée comment vous avez, vous aussi, « tout perdu fors l'honneur. » *Heu fuimus Troes!* Et qui sait si, quelque jour, des voyageurs assis sur ces ruines noircies ne se demanderont pas où donc était le lieu de l'héroïque cité, comme on cherche aujourd'hui le lieu d'Alesia ou celui de Genabum!

En ce temps-là, est-il écrit dans le livre de Job, les fils de Dieu se présentèrent devant la face du Seigneur. Et le Seigneur dit à Satan : « Avez-vous considéré la constance intrépide de mon serviteur Job? Il n'y en a pas de pareil à lui sur toute la terre (2). » En ce temps-là aussi, les fils de Dieu, les saints patrons de la cité parurent devant le Seigneur : Avez-vous considéré cette ville fidèle, et le royaume du Christ en a-t-il une pareille?

Messieurs, il y a deux choses qui ont le privilège d'attirer ainsi sur elles l'attention de Dieu ; et, qu'il s'agisse d'une âme ou qu'il s'agisse d'un monde, elles finissent, tôt ou tard, par venir à bout de tout et de Lui. La première est la lutte : c'est l'énergie, la force et la vertu de l'homme. La seconde est la prière : c'est la faiblesse avouée et suppliante de l'homme. Il faut lutter d'abord jusqu'au bout de ses grâces et de sa liberté : « Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang, » disait saint Paul aux Hébreux. Tel est le terme de la lutte. Et même l'antiquité, éprise de cette grandeur, avait dit qu'il n'y a pas de spectacle plus digne de fixer le regard divin, que celui du juste

(1) *Chronique sans titre*. « Glacidas s'alloit vantant par son orgueil qu'il feroit tout tuer à son entrée dedans la ville, tant hommes comme femmes, sans en épargner aucuns, etc. »

(2) Job, cap. II, v. 1 et seq.

aux prises avec l'adversité. Mais s'en tenir là, chrétiens, ce n'est que du stoïcisme, ce n'est pas le christianisme. Il ne s'agit pas ici de donner un superbe, mais stérile spectacle : c'est un secours qu'il nous faut. Il y a quelque chose de plus puissant que notre force ; c'est notre infirmité quand elle sait se reconnaître et quand elle sait prier. La force lutte et résiste, la prière négocie ; elle lui ménage des alliances. Voilà la diplomatie et la tactique chrétiennes. Aussi bien, notre Père ne reste pas seulement spectateur oisif des combats de ses fils, à la manière de ces dieux de l'antique épopée, s'asseyant sur les nuages, pour contempler les exploits des héros de la terre. Vous combattiez pour lui, il va combattre pour vous ; car vous n'étiez pas seulement la bonne ville du roi, vous étiez plus encore la bonne ville de Dieu. Vous, soldats, vous comptiez le nombre de vos bastilles ; nous, chrétiens, nous comptions le nombre de nos églises. Vous comptiez sur les forces et sur les grands de la terre ; nous comptions sur les forts et sur les saints du ciel. Jeanne disait au roi : « Saint Louis et Saint Charlemagne sont à genoux devant Dieu, faisant prière pour vous. » Saint Euverte, saint Aignan, saint Marmert, saint Michel, avaient déjà été vus combattant dans vos rangs ; Notre-Dame de Saint-Paul multipliait ses miracles ; le chœur vénérable des mères, le chœur virginal des filles, comme les suppliantes antiques, embrassaient les autels ; les enfants agenouillés levaient d'innocentes mains ; l'aumône priait pour nous ; car, tout mourants de faim que vous étiez alors, je lis que vous votiez des subsides aux pauvres. O ville d'Orléans ! ville de charité ! je te reconnais bien là !

Or, que vous le croyez ou que vous ne le croyez pas, ce sont des puissances souveraines et irrésistibles que celles-là. Un écrivain a dit : « Un peuple qui veille en armes auprès de ses foyers, un peuple qui veille en larmes auprès de ses autels, ne saurait point périr. » Levez donc les yeux : votre rédemption est proche. J'entends dire déjà par des hommes venus de Gien, qu'une jeune fille de Lorraine a passé par leur

ville, se rendant à Chinon, pleine de promesses célestes (1). J'entends dire, en présence du peuple assemblé, par Chabannes, Villars et Jamet du Tillay, revenus de Chinon, qu'ils ont vu cette Pucelle promettant au gentil prince de lui rendre Orléans et de le mener à Reims (2). Ceux de Blois nous font dire qu'elle vient de quitter leurs murs pour secourir les nôtres. « Ah ! s'écriait saint Aignan sur les mêmes remparts, c'est le secours du Seigneur, *auxilium Domini est!* » Gloire à Dieu, paix aux hommes ! J'ai raconté l'héroïsme, célébrons la délivrance.

III.

LA DÉLIVRANCE.

Vous le comprenez, Messieurs, je ne veux ni ne peux vous raconter maintenant l'histoire de Jeanne d'Arc. Et à qui l'apprendrais-je ? Ces pierres elles-mêmes l'ont entendue cent fois, et pourraient vous la redire. Mais parlant de votre délivrance, je ferai monter mon hommage à la libératrice qui fut l'ange de Dieu, et qui donna d'elle-même un triple témoignage : le témoignage de l'Esprit, le témoignage des œuvres, et celui du martyre.

Le témoignage de l'Esprit. « Un jour, l'Esprit du Seigneur fut sur moi, » disaient autrefois les prophètes. « Le Seigneur, dit Amos, me prit lorsque j'étais à paître mon troupeau, et il me dit : « Va, pars, et porte ma parole à mon peuple d'Israël (3). » Mais voici bien aujourd'hui un prodige nouveau : c'est sur une bergère, une naïve jeune fille, une enfant de treize ans, que l'inspiration repose : « Fille de Dieu, va, va ! »

(1) *Journal du siège*, 6 mars.

(2) *Journal du siège*, 29 mars.

(3) Amos, VII, 15.

lui ont crié les voix angéliques et virginales qui descendent du ciel; et c'est à délivrer Orléans et la France que ces voix la convient. O puissance de Dieu, voilà bien de tes coups!

Et de quels dons magnifiques l'Esprit vient enrichir cette douce créature! L'Écriture les a comptés (1). C'est l'Esprit de piété, le ciel est dans ce cœur : « Mon ange me disait que je sois bonne fille, que j'aïlle souvent à l'église, et gardasse mon âme de tout péché mortel! » C'est l'Esprit de sagesse : « Je promis librement à Dieu de rester vierge, pure de corps et d'âme, et les voix me promirent de m'emmener en paradis, comme je les en ai priés! » C'est l'Esprit de science aussi : « Il est ès livres de Messire plus qu'aux vôtres, et Messire a un livre où nul clerc ne peut lire, si parfaict soit-il en cléricature. » Puis voici l'Esprit de crainte : « Je ne suis qu'une pauvre fille, ne sachant ni chevaucher ni conduire la guerre, et j'aimasse beaucoup mieux rester à filer ma quenouille à la maison avec ma pauvre mère, de pareilles choses n'étant pas de mon faict. » Mais l'Esprit d'amour de Dieu la ravit au-dessus de tout : « Quand même j'aurais eu cent pères et cent mères, quand même j'aurais été fille de duc et de roy, je m'en serais partie, parce que mon Seigneur le veut. — Et quel est ce Seigneur? lui demande-t-on. — C'est Dieu! » L'Esprit de force fera le reste : « Il faut absolument que j'aïlle trouver le roy avant la mi-carême, et j'irai le trouver, dussé-je user mes jambes jusqu'aux genoux! »

« Pars donc, fille de Dieu, comme disait Baudricourt, advienne que pourra! » Pars donc, ange de Dieu, son esprit est sur toi. Tes champs ne te reverront plus; tu ne verras plus, de l'huis de ta chaumière, l'église où tu restais si longtemps à genoux, que tes compagnes disaient que tu étais trop dévote. Tu n'entendras plus là ce son triste et doux de la cloche que tu as tant aimé. Tu n'iras plus porter des couronnes

(1) Isai., xi, 12. *Requiescet super eum spiritus Domini, spiritus sapientiæ et intellectus, spiritus consilii et fortitudinis, spiritus scientiæ; replebit eum spiritus Domini.*

nouvelles à Notre-Dame du Vert-Mont, ni prier au bois chesnu, ni l'asseoir recueillie sous cet arbre des fées, « beau comme le lys, » ni te désaltérer aux fontaines limpides ombragées de groseillers. Tes amies te pleureront ; tes pauvres, te voyant partir, ne s'en consoleront pas ; ton vieux père en mourra de douleur ; toi-même tu verras couler le sang de ton cœur, tu mangeras le pain de l'angoisse, tu boiras l'eau d'amertume ; toi-même, comme Élie, tu monteras un jour sur le char de feu qui l'enlèvera de terre. Mais tu auras été fidèle à ta mission. Le roi te reconnaîtra, l'Église t'adoptera, le peuple t'acclamera, l'armée te bénira, la France te glorifiera, l'Europe te vénérera ; car, qui ne vénérerait l'ange de l'innocence ? Un seul s'est rencontré qui, dans le long cours des siècles, n'a pas craint de jeter à la face de cette vierge les grossières insultes que lui jetaient les Anglais. Mais la Bible nous apprend que, jadis, ceux de Sodome reçurent ainsi les anges, et l'insulteur de Jeanne est précisément celui dont le comte de Maistre a dit : « Paris le couronna, Sodome l'eût banni (1) ! »

Le témoignage des œuvres. « Je suis venu de Dieu, disait le Seigneur aux Juifs ; si vous ne croyez pas aux paroles que je dis, croyez aux œuvres que je fais. » Et il leur annonçait le signe de sa résurrection.

C'est la résurrection d'un peuple tout entier qui fut le signe de Jeanne : « Menez-moi à Orléans, répétait-elle aux docteurs, et je vous ferai voir le signe pour quoi je suis envoyée. » Elle arrive : déjà « la ville se sent reconfortée et comme désassiégée par la vertu divine que chacun disait être en cette simple pucelle. » C'était aux premiers jours de mai ; tout était comme maintenant, radieux de vie, de lumière et d'espérance. On était au temps de Pâques, l'Église chantait les hymnes de la résurrection, tout disait l'*alleluia* sur la terre et dans le ciel. Votre cathédrale célébrait la fête de la

(1) Le comte de MAISTRE, *Soirées de Saint-Pétersbourg*.

Croix et celle de cette Dédicace où l'on avait vu se lever une main bénissante sur le temple et le peuple. Quel présage, Messieurs !

Il ne fut pas trompeur. Le lendemain, le cheval de Jeanne faisait feu sur le pavé de notre rue Bourgogne, et quelques heures après, la fumée qui s'élevait de la bastille de Saint-Loup donnait aux Anglais le premier signal de nos victoires. Ils en étaient atterrés.

Deux jours après, 6 mai, Jeanne a traversé la Loire : « En mon Dieu ! s'écrie-t-elle, avancez hardiment. » Vainement les Anglais se défendent tout un jour ; le soir nous couchions victorieux sur les débris fumants du fort des Augustins.

Le lendemain 7 mai, les premières lueurs du jour voyaient Jeanne aux Tourelles : « Prenez du cœur, disait-elle, ne vous rebutez pas ; entrez, la place est vôtre. » Il y fallut treize heures ; il y fallut aussi votre sang virginal, ô Jeanne ! le sang de votre blessure, et vos larmes de jeune fille, et votre agenouillement dans une vigne à l'écart, et votre prière décisive. Mais quand vous vous relevez, votre étendard vainqueur flottait sur le rempart : les Tourelles étaient à nous.

Le 8 mai au matin, les Anglais disparaissaient à l'horizon poudreux : « Laissez-les partir, » dit Jeanne d'Arc. C'était le commencement de la grande déroute ; et le drapeau de la France, volant de ville en ville, à Jargeau, à Beaugency, à Patay, à Sully, à Auxerre, à Troyes, à Châlons, à Reims, à Paris, ne s'arrêtera plus qu'il ne soit enfin planté sur les tours de Calais.

Qui donc avait fait cela ? Demandez-le à Jeanne elle-même : « Les gens d'armes batailleront, disait la sainte inspirée, Dieu donnera la victoire. » Voyez-la s'élançant à l'assaut « au nom de Dieu ! » Ce qu'elle tient en ses mains, c'est ce nom de son Dieu ; c'est le nom de Jésus gravé sur sa bannière ; et quand ce nom divin a touché la muraille, comme un talisman vainqueur, toute la place est nôtre. — « O Jeanne, lui criait un jour son écuyer, que faites-vous ? vous êtes seule ! »

Elle montra du geste l'espace vide et le ciel : « J'ai cinquante mille hommes, » répondit-elle.

Qui donc avait fait cela? Demandez-le à cette église. Quand, le soir de la délivrance, le peuple enthousiaste conduisait dans vos rues, à la clarté des torches, comme vous faisiez hier, le cortège triomphal de sa libératrice, celle-ci ne voulait de triomphe que celui du Seigneur. Elle venait faire hommage de cette journée immortelle au pied de ce sanctuaire qui la vit à genoux, et où je suis étonné de n'en trouver nulle part le souvenir et l'image.

Mais l'image est ailleurs. Regardez-la : ici, Jeanne tient son épée pressée sur son cœur, mais elle incline la tête comme pour adorer, et, par un coup de génie de l'artiste royale, l'épée devient une croix. Là, elle est sur son cheval, mais elle l'arrête comme devant une divine vision; elle relève la tête : c'est pour regarder le ciel, et son glaive s'abaisse devant un plus haut vainqueur.

Qui donc avait fait cela? Demandez-le à la France, demandez-le à la science; car elle fit elle aussi sa réponse authentique. Il n'y avait pas huit jours que vous étiez sauvés, quand, le 14 mai 1429, le grand chancelier de l'Université, revenu de l'exil et retiré à Lyon entre Dieu, les petits enfants et des livres immortels, apprenait cette délivrance, et de sa main mourante écrivait ces paroles qui furent le testament suprême de son génie : « C'est le Seigneur qui a fait cela, et c'est un miracle qui vient d'éclater à nos yeux (1). » Puis Gerson expirait dans cette même année, heureux et consolé de ce qu'il venait de voir. Sur sa tombe on ne mit que cette parole : *Sursum corda!* C'était le cri de salut de la France relevée et notre action de grâce qu'il emportait au ciel.

Le témoignage du martyr. C'est le grand témoignage, comme son nom même l'exprime, et c'est aussi la vraie ré-

(1) GERSONIS, *Opera*, t. IV, p. 862.

demption des peuples comme celle des âmes. Depuis le mystère de la Croix, il y a le sang d'une victime à la racine de toutes les durables institutions : elles ne grandissent qu'à ce prix. Écoutez Bossuet : « Il y a des occasions où la gloire de mourir courageusement vaut mieux que la victoire. Ceux qui savent courir pour leur pays à une mort assurée sont plus utiles à leur patrie que s'ils demeuraient en vie (1). » Et voulant nous en montrer un exemple divin, le grand évêque ajoute que « Jésus-Christ versa son sang avec un regard particulier pour sa nation, et en offrant ce grand sacrifice, qui devait sauver l'univers, il voulut que l'amour de la patrie y trouvât sa place (2). »

Jeanne fut une de ces victimes offertes pour la patrie, et elle le savait bien : « Je ne durerai qu'un an, disait-elle, ou guère plus. » Et même, au sein des joies et des triomphes de Reims, elle pleurait sa mort prochaine, comme le Seigneur pleurait en foulant les palmes semées sur son chemin de Bethphagé.

Je n'ai pas le cœur de vous dire l'abandon et peut-être la trahison de Compiègne. Ah ! l'on me dit que cette tour de Compiègne, qui vit Jeanne prisonnière, vient de crouler : ce n'est pas moi, certes, qui la releverais, car c'est bien le plus honteux monument de la France !

Je ne vous peindrai pas non plus la torture de Rouen. On a raconté ce martyre : le martyre de la prison, le martyre de l'échafaud, le supplice du corps ; mais le supplice de l'âme, mais le martyre de ce cœur, qui le racontera ? Ce cœur n'aimait que la France, et elle voit que la France l'oublie et l'abandonne. Ce cœur aimait son roi, et elle entend insulter et calomnier son roi. Ce cœur aimait l'Église, et elle voit les pontifes et les hommes d'église siéger parmi ses juges. Ce cœur n'aimait que sa foi, et elle s'entend appeler hérétique, apos-

(1) BOSSUET, *Politique sacrée*, liv. I, art. 6, p. 195.

(2) Id., *Ibid.*, liv. IX, art. 5, p. 460.

tate de la foi de Jésus. Ce cœur aimait ses saintes, et on la force presque à douter de « ses voix. » Ce cœur n'aimait rien tant que son virginal honneur, et elle se voit exposée à d'odieux attentats. Ah ! mieux vaudrait la mort. « J'aimerais mieux mourir que d'être aux fers ! » Pauvre fille !

Elle mourut, Messieurs, mais elle ne tomba pas ; elle s'offrit en sacrifice. Déjà son sang si pur avait été versé, versé à Orléans, versé à Jargeau, versé devant Paris ; mais ce n'était pas assez. Le sacrifice le plus absolu de l'ancienne loi s'appelait l'holocauste ; on brûlait la victime : ce fut celui de Jeanne. Elle monta sur le bûcher comme sur un autel, et voulant être elle-même sacrificateur et prêtre de sa propre vie, elle se fit mettre et tenir devant elle une croix ; puis là, de ce haut lieu, entre la terre et le ciel, elle leva les yeux et commença les prières. Le temple de feu s'illumina, la fumée s'éleva comme un pur encens, le feu brisa les liens, la flamme couronna l'hostie, puis consuma l'offrande : « Jhesus ! Maria ! » Le ciel s'était ouvert, les anges accoururent ! Une colombe parut : « Venez, ô ma colombe, venez être couronnée (1) ! »

Jeanne avait dit le matin : « Maître Pierre, où serai-je ce soir ? Oh oui, par la grâce de Dieu, je serai en paradis ! »

La captive était libre, la rédemptrice rachetée. *Libera, Redempta !* Ce sont deux inscriptions qu'il y a quelques années, je lisais aux Catacombes, sur les tombeaux de deux de ces vierges martyres dont Jeanne était allé rejoindre les chœurs dans les cieux. C'étaient aussi les deux nouveaux noms de la France. Libre d'abord, libre bientôt du joug de l'Angleterre, à qui le Seigneur pardonne ! Libre de l'iniquité déjà presque séculaire qui entachait son sol et chargeait son histoire. Dans cette même année de 1429, le Pape rentrait à Rome pour ne plus la quitter, et le grand schisme d'Occident était près de

(1) *Cantic. cant.*, iv, 8. *Veni columba mea, veni coronaberis, veni de montibus pardorum.*

finir. Enfin, libre des entraves et des servitudes du passé, la France était rachetée des périls de l'avenir. Le protestantisme approchait. Conquête de l'Angleterre, la France de cette époque n'aurait eu que le choix, ou d'apostasier comme elle, ou de se résigner aux destinées de l'Irlande. Mais Jeanne avait sauvé la foi comme la patrie. C'est par elle que nous sommes Français et catholiques, et comme elle, Dieu aidant, nous le serons toujours!

Maintenant, j'ai terminé.

Le grand évêque de Meaux, racontant les bienfaits du sauveur Jésus-Christ envers le disciple qu'il aimait, explique qu'il lui fit le triple don de son cœur, de sa croix, de sa mère. Orléanais, vous êtes les héritiers de Jeanne, et il me semble que vous avez reçu d'elle trois semblables présents.

Elle vous a laissé sa mère. — Quelques années après le supplice de Jeanne, on rencontrait parfois dans vos rues réparées une femme en habits de deuil, dont le front était marqué du signe des grandes douleurs. On lui voyait surtout répandre beaucoup de larmes, quand le mois de juin ramenant le triste anniversaire du martyre de Rouen, le peuple, les magistrats, se rendaient solennellement en l'église de Saint-Samson, et que les moines célébraient le service funèbre, et que les prêtres priaient pour Jeanne, et que tous sanglotaient à la vue de cette femme. Mesdames, c'était la mère de votre libératrice. Vous l'aviez appelée à habiter vos murs. Vous n'aviez pas voulu laisser à d'autres le soin filial de sa vieillesse, et vous lui offriez, avec le pain de ses derniers jours, une demeure honorée dans la ville naguère sauvée par son enfant (1). Que je voudrais savoir

(1) En 1440, Isabelle Romée, mère de Jeanne d'Arc, vint habiter Orléans, où elle demeura jusqu'à sa mort. La ville lui faisait une pension mensuelle. Pierre du Lys, frère de la Pucelle, et fait avec elle prisonnier à Compiègne, vint aussi plus tard se fixer à Orléans, où le duc, de retour en France, lui donna l'Ile-aux-Bœufs, en 1443.

C'est d'Orléans que la mère de Jeanne d'Arc, Pierre et Jean, ses frères, et

où était cette maison ! Mais vous avez gardé d'elle de meilleures reliques. O Jeanne, notre sœur ! nous avons adopté votre famille, et il me semble qu'en retour vous avez légué à nos familles quelques-unes de vos vertus. O Jeanne ! sainte du ciel, sainte encore sans autels, vous avez vos autels dans la sainteté de nos mères, dans l'honneur de nos vierges. Nous vous avons offert autrefois un foyer, et aujourd'hui encore votre foyer est partout où règne cette grâce pudique qui ne vient que de Dieu et qui se couronnera en Dieu.

Jeanne nous a légué son cœur. — On raconte que, écartant les cendres du bûcher qui l'avait consumée, on ne retrouva rien d'elle, excepté ce cœur intact que le feu avait respecté. Le cœur de Jeanne ne meurt donc point. Il revit parmi vous, Messieurs, plein de cet amour sacré de la patrie, invincible dans l'action comme dans la souffrance. Soldats, vous la défendez : la patrie, c'est la force. Magistrats de l'État, magistrats de la cité, vous la représentez : la patrie, c'est la sagesse. Juges, vous la protégez : la patrie, c'est la justice. Prêtres, nous la servons, car la patrie, ce n'est pas uniquement le foyer : la patrie, c'est l'autel, et c'est là que bat son cœur, parce que c'est là qu'est Dieu.

Mais la croix de Jésus que Jeanne faisait porter devant elle dans les batailles, mais la bannière de Jeanne, sa bannière tant aimée, sa bannière sacrée, qui en a reçu le don glorieux et vainqueur ?

MONSEIGNEUR, elle est là déployée près de vous ; et je n'ai qu'à la regarder pour savoir qui en a recueilli l'héritage. J'y vois au faite Dieu le Père, Dieu créateur du monde, Dieu providence du monde qu'il porte d'une main et qu'il bénit de l'autre. Et, à l'heure présente, n'est-ce pas Monseigneur, cette image obscurcie de la divinité, que vous avez pris la

ses autres parents adressèrent une requête au Saint-Siège, à l'effet de « recouvrer leur honneur, celui de Jeanne, et d'abolir la note d'infamie dont sa mémoire était injustement entachée. » (M. MANTELLIER, *Le Siège et la Délivrance d'Orléans*, p. 152 et 155.)

belle et courageuse tâche de relever aux yeux d'un siècle qui méconnaît Dieu et a fait le rêve impie de se passer de lui? Comme cet étendard aussi, c'est le nom de Jésus que vous portez aux âmes dans cette belle lumière qui ravit et qui sauve. C'est le nom de Marie que nos mères apprennent de vous; et ces anges à genoux qui présentent des lis, vous les faites revivre dans nos petits enfants.

Que vous aviez raison de le dire, Monseigneur, dans une fête pareille : Vous et Jeanne, vous n'êtes plus étrangers l'un et l'autre. Vous servez la même cause sous la même bannière. C'était donc justice qu'elle fût remise entre vos mains, comme notre cité vous la remettait hier, sur le parvis du temple resplendissant de gloire, tandis que d'une autre gloire et d'un temple éternel Jeanne vous la tendait dans les cieux. Qu'elle la rende victorieuse dans les assauts soutenus pour la cité de Dieu. Le courage est égal; que le triomphe soit le même. Et si votre étendard est partout à la peine, je ne m'étonne pas que toujours Dieu le place dans l'honneur, car c'est l'honneur de Dieu qu'il porte dans ses plis.

Qu'elle se lève donc maintenant, cette bannière de Jeanne : *Exurgat Deus!* Qu'elle suive la voie triomphale. Nous lui ferons cortège. Nous n'aurons plus, j'espère, à lui demander de rallier sur une brèche sanglante les soldats de l'indépendance nationale. Mais si, dans ce temps mauvais où de grossières doctrines tiennent en état de siège la société menacée d'une autre barbarie, Dieu demande de nous des courages meilleurs que le courage des armes, ce seront ces noms sacrés et ces mêmes images que nous arborerons sur la même bannière : *In hoc signo vinces!*







Orléans, imp. G. JACOB.